



Interminable conversation.

C'EST une petite étude de psychologie en plein air que nous allons faire ici. Non que nous ayons l'intention de voir se multiplier les sujets qui nous occupent, — on va voir qu'ils n'ont qu'un intérêt relatif, — mais, au contraire, pour mettre les gens faibles en garde contre un vice qui, ainsi que tous les vices, mérite d'être combattu. Nous avons nommé les flâneurs de la rue. Voyons qui sont ces gens; tâchons de nous rendre compte du mobile qui les fait se signaler, même inconsciemment, à l'attention publique. Cela ne sera pas très difficile, puisque Montréal étant une grande ville, possède, comme tous les grands centres, ses types d'oisifs, plus ou moins riches, plus ou moins diurnes ou nocturnes.

Sur ce, le lorgnon du philosophe à l'oeil, et le calepin de notes en main, tel un policier, filons un moment les hommes, les femmes et les jeunes gens par trop amis de la rue et de ses imprévus.

C'est à l'heure où la majorité de la population est affairée que, sans prétention, nous nous livrons à notre petite étude sociale. Car, le flâneur des rues a ses heures de prédilection, comme le poisson des rivières, — dont l'amateur taquine l'appétit, — comme les hôtes des bois. Mais d'abord, tout en cherchant le long de la rue Sainte-Catherine, par exemple, notre premier sujet, disons ce qu'est le flâneur ou la flâneuse des villes.

C'est, vous vous en doutez, une personne que, à première vue, on ne distinguerait pas de ses con-



Long arrêt devant une vitrine.

génères. Cependant, dès qu'on est sur sa piste et qu'on étudie ses agissements, vite, on est surpris de constater, par mille petites particularités, qu'en vérité, le flâneur en question est un être à part. Evidemment, ce n'est pas le temps qui lui fait défaut, car il le gaspille à des bagatelles. Il avance, il recule, jetant un coup d'oeil aux étalages, reluquant les passants, consultant sa montre, bref, mettant un temps considérable à franchir un quart de mille. Quelque chose d'anormal se produit-il, il court en être témoin, questionne, s'intéresse à l'accident, — si c'en est un, — à l'attroupement toujours. Et les heures passent, et on se fatigue à surveiller les allures, les façons d'un être qui, parfois âgé, n'a pas encore compris que la vie est trop courte et les journées trop précieuses pour les gaspiller ainsi, même quand il n'en résulte pas le moindre mal pour le prochain.

Tenez, tout en causant ensemble, nous sommes arrivés au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Laurent; ces artères de notre métropole sont, à cet endroit-là, animées à toute heure du jour. Arrêtons-nous, regardons, flânons un brin, à notre tour, nous allons infailliblement lever le gibier que nous cherchons.

Juste, voilà notre affaire. Comme vous n'avez pas d'expérience en la matière, nous allons mettre les points sur les i. Oui, en face du magasin de chaussures qui fait le coin, le monsieur, là, arrêté, c'est un flâneur... flâneur de profession, qui plus est.

Que, si vous en doutez, étudions ses gestes ensemble. — Pour Dieu, soyez patient, mon ami. Quoi, deux minutes passées à contempler notre homme en station, vous fatiguez? — Lui, allez, il est aussi à son aise qu'un poisson dans l'eau, et, croyez-le, il s'occupe aussi peu du temps que le dit poisson s'occuperait d'une pomme.

Bon, le voilà en marche. Suivons-le, — il ne fait pas du trente à l'heure. — C'est sans doute un célibataire, il dévisage les passantes, — ne lui en voulons pas, il est correct.

A-t-il des amis? On ne le dirait pas. Il est vrai que s'il est connu comme flâneur, ceux-ci l'éviteront; parce qu'un flâneur est pour ses amis la ronce des rues. Il les accoste, joue avec les boutons de leur paletot..., ne les lâche pas. Dans ce cas, ne spéculons pas, puisque nous consignons les mouvements d'un bipède dans son élément.

Voilà vingt-deux minutes que nous observons: notre homme a parcouru deux arpents, il s'est intéressé à dix étalages, a devisagé cinquante passants, s'est mouché trois fois, et... n'a pas conscience qu'il est observé, que maintes oeuvres utiles auraient besoin de son énergie, de ses forces, qu'il dépense en pure perte. En outre, tout comme la petite dame que voici, et qui est, elle, une flâneuse, il est vaniteux.

Comment? Mais parce que tous deux risquent de se donner des tours de reins, histoire de mieux voir leur silhouette dans les glaces énormes des vitrines.

Mais, lâchons notre sujet du sexe barbu, nous venons de voir combien mal il perd son après-midi. La petite dame que nous venons de vous montrer est encore à deux pas; tournez-vous, regardez-la, elle en vaut la peine.

Evidemment, comme le monsieur de tantôt, elle a des moyens, — on se rend compte de ces choses-là par la toilette, le soin des mains, l'assurance de la marche, etc. — Voici que notre belle s'arrête; stoppons à notre tour. C'est un faisceau de parapluies qui la fascine.

Va-t-il pleuvoir?

Qui en jurerait? Le ciel se brouille...

Achètera-t-elle, n'achètera-t-elle pas? Entrera-t-elle, n'entrera-t-elle pas?

Soyez persuadé qu'il n'en sera rien. Flâneuses comme flâneurs ne voulant qu'une chose: tuer le temps.

Je vous l'avais dit! Maintenant, la petite dame part vers d'autres attractions, tout en faisant des effets de toilette. C'est si coquet, les dames oisives, et puis, elles aiment tant à être regardées!...

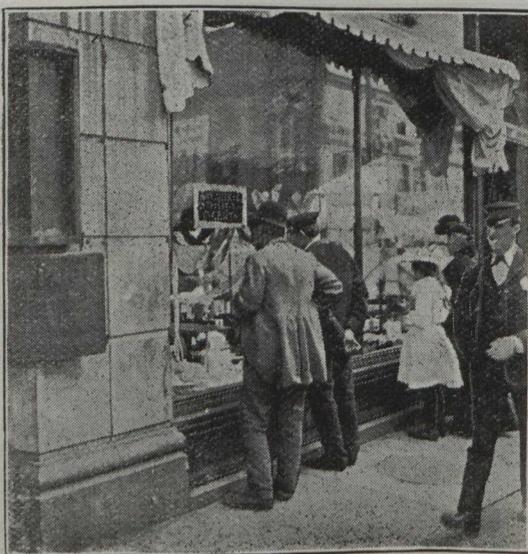
Tiens, tiens, une amie... l'abordage s'est fait en douceur; elles vont s'accompagner mutuellement. Peut-être la bonne brebis va-t-elle ramener au bercail sa soeur égarée!...

Misère de misère, lâchons cette piste ou nous y perdrons notre sagesse... Deux flâneuses... ce sont deux flâneuses... en vérité; c'est trop fort pour nos moyens d'observation... Considérons, en outre, que le jeu ne varie pas, et que voilà une heure que nous étudions deux sujets qui, apparemment, sont typiques tant ils résumant les gestes de leurs collègues frôlés au passage...

Maintenant, voyons si les spécimens de flâneurs sont nombreux. Aidez-nous, ami, et comptons. Vous prenez l'autre trottoir, nous nous réservons celui-ci. Et, surtout, pour l'occasion, tâchez d'avoir le coup d'oeil d'un Vidocq!

Allons-y.

Eh bien, ce n'est pas si mal que nous le pensions. Somme toute, Montréal n'est pas une ville de flâ-



Les hommes savent aussi perdre leur temps, à l'occasion.

neurs, bien qu'il y en ait raisonnablement. A deux, en une demi-heure, au centre de la ville, sur deux mille passants, nous avons compté trente flâneurs: hommes, femmes et adolescents. Vrai, il n'y a pas de quoi se plaindre, cela fait du quinze pour mille, du un et demi pour cent. Néanmoins, c'est déjà trop. Au risque de passer pour un grincheux, avec les bons auteurs, nous prétendons que dans une société bien policée, le flâneur par habitude ne doit pas exister, pas plus que les attroupements qu'il crée, au plus grand discrédit des quartiers que fréquente son espèce.

Encore, si ces mortels retiraient un bien quelconque de leur désœuvrement à l'apparence tout d'observation? Hélas! il n'en est pas ainsi. N'en doutez pas, vous auriez tort. Avant de suivre en votre compagnie les personnes que nous venons de voir, et de photographier, — les instantanés sont le complément indispensable d'une étude de ce genre, — nous avons déjà fait une enquête, pris une interview délicate, auprès de flâneurs avérés de notre connaissance.

Or, avec beaucoup de tact, nous avons appris que, règle générale, le flâneur flâne comme d'autres dorment, comme s'ils étaient en état de somnambulisme. Ils regardent sans voir, ils écoutent sans entendre. Un moment, la vie les impressionne, le mouvement les grise, puis, tout passe. Ils procèdent sans méthode, sans but, n'y mettant aucune intelligence, et, comme dit un dicton:

“Après, ils se trouvent aussi gros Jean que devant.”

Il en est de leur mentalité et de leur mémoire comme des miroirs, qui, un instant, reflètent une



Flâneurs et charlatan.

image qu'on ne reverra plus jamais exactement de la même façon, si tant est qu'on la revoie du tout.

Le fond de cet état d'âme du flâneur, de ses gestes, c'est assurément la paresse, ce vice dont nous parlions au début de cette page. Aussi, ne pouvons-nous que plaindre, sinon mépriser, ces gens qui, négligeant le travail, ne sachant pas occuper utilement leur pensée ou leurs forces physiques, passent leur temps d'un coin de rue à l'autre. Sans compter que ce passe-temps, s'ils n'y prennent garde, leur fait recueillir de nouveaux vices sur la voie publique. Car, si l'homme occupé est le plus beau des exemples, l'homme volontairement oisif, est, lui, le plus laid.

Amis et amies, allez donc à vos affaires, créez-vous-en. Mais, évitez de devenir des flâneurs de la rue.

Ceci est tellement vrai qu'ayant fait quelques-unes de ces réflexions à l'un de nos amis, policier de renom, celui-ci nous affirma que la flânerie au long des rues, conduit trop souvent à l'accomplissement d'actes répréhensibles.

Flâneurs des rues les kleptomanes avérés, flâneurs des rues les personnes aux moeurs douteuses, flâneurs des rues aussi et trop souvent, les individus au coeur sans pitié. Pour s'en convaincre, il n'y a, — disait toujours notre ami le “détective” — il n'y a qu'à consulter les registres d'érou et à faire une enquête auprès de la force publique. On constatera, non sans surprise, qu'une notable proportion des crimes et délits commis dans les villes, le sont par des gens qui s'en vont perdre leur temps en des promenades sans but et tout de “farniente”. Ce n'est pas dire, cependant, qu'il suffise d'être un flâneur dont nous venons de parler, pour être un criminel, non certes, ce serait pousser le jugement à l'extrême, mais, toujours est-il qu'il n'y a pas lieu de se targuer d'avoir une habitude si peu louable.